PAYSAGES DU DAUPHINÉ

Œuvres de l'Abbé CALÈS, Curé de Tencin

PRÉFACE DE HENRY BORDEAUX, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

GRENOBLE
F. DARDELET, ÉDITEUR
MCMXXV

LE JONGLEUR DE TENCIN

Vous rappelez-vous l'aventure de ce jongleur qui, entré au couvent et voyant ses frères en religion consacrer leur talent et leurs œuvres à la gloire de la Mère de Dieu, entreprit de les imiter et s'enferma dans la chapelle pour offrir à Notre-Dame ses meilleurs tours, ceux qui lui avaient valu le plus de succès ? Le prieur, l'apercevant dans ses exercices par les fentes de la porte, le crut fou et s'apprêtait à mettre un terme à ce scandale, quand il vit la statue de la Vierge prendre vie et descendre les degrés de l'autel « pour venir,

conte Anatole France épris de cette légende dorée, essuyer d'un pan de son manteau bleu la sueur qui découlait du front de son jongleur ».

J'ai rencontré ce jongleur dans un village du Dauphiné. Il ne jonglait pas avec des boules, ni avec des anneaux, mais avec les rayons de soleil. Il les guettait, les attrapait au passage, les prenait avec ses doigts et les écrasait délicatement sur des toiles. La lumière captée continuait de resplendir et même de chanter : elle chantait la gloire de Dieu. Car mon jongleur est peintre. C'est lui qui expose aujourd'hui les tableaux que vous irez voir Galeries des Artistes Français, 55, Chanssée d'Ixelles,où il sont exposés : il veut donner une orgue et des vitraux à son église qui n'en a point. J'allais oublier de vous dire : il est curé de la paroisse de Tencin, qui donna son nom, jadis, à un cardinal et à la mère frivole du grave d'Alembert.

Tencin est en amont de Grenoble, sur la rive gauche de l'Isère, au bas des pentes qui descendent du massif de Belledonne et vont mourir dans la plaine du Grésivaudan. Tencin connaît les longs hivers neigeux et les printemps tardifs. Mais il semble que, réduite à de courtes saisons, la lumière contrainte remplisse alors la vallée ; elle se double dans le cours large et mol de l'Isère, s'attaque aux roseaux des rives, aux blés, aux avoines mûrissantes, aux meules de paille, se heurte aux parois de la dent de Crolles et du Saint-Eynard, rebondit de là sur les hauteurs des Sept-Laux, et, atteignant les neiges éternelles, y allume des feux. Là, l'automne est encore plus éclatant que l'été. Les treilles dessinent sur le sol leurs arabesques d'or. Les peupliers se dressent comme de hauts chandeliers. Les châtaigniers coulent comme des fontaines lumineuses. Et les buissons empourprent la chair des rochers. Le fleuve, les étangs, la terre brunie et luisante des labours, les flancs des monts s'enflamment au couchant et leur incendie va gagner dans le ciel les nuages qui s'embrasent à leur tour.

On accède à la cure de Tencin par une grille et quelques marches. Mais le premier étage sur la place de l'Eglise est, de l'autre côté, de plain pied avec le jardin. Ce jardin est un paradis terrestre : on y découvre, sous des fils de fer flottants, à peine visibles et qui courent d'un arbre à l'autre, des oiseaux de tous les climats : une perruche, un cardinal, une huppe. On y chercherait des flamands roses et des ibis

orangés pour leur couleur et leur grave immobilité. La perruche s'échappa un soir du mois de Marie et, précipitant son office, le curé la poursuivit dans les bois, suivi de la congrégation aux rubans bleus qui chantait des cantiques.

L'atelier a été surélevé sur le toit du presbytère. C'est une merveille. On se croirait dans la rue et dans le jardin et sur la montagne. Car il a d'immenses baies vitrées. Et au plafond un aquarium où miroitent des poissons rares. Il est toujours en désordre. C'est là son état normal. Mais il est lui-même un tableau. Son bric-à-brac est inondé de taches claires : aux murs, des estampes japonaises et des esquisses, des pochades où le soleil s'est pris comme un papillon dans un filet ; sur les meubles, de vieilles étoffes aux ors éteints, aux soies pâlies, des statues de saints ou de madones, retirées des vieux siècles, des reliures aux cuirs fauves, et tout à coup un petit Bouddha rouge, inattendu, qui fut donné par un aumônier de Dominicaines, revenu des Indes, dont il avait rapporté ce souvenir que les religieuses refusaient d'astiquer, en sorte qu'il dût s'en débarrasser.

Mais voici, maintenant, le peintre, l'abbé Calès en personne. Il descend de sa motocyclette. Il est allé au loin poursuivre la nature fuyante. Il lui a arraché à la course quelques reflets. Il a l'air d'un aviateur. Il est long, maigre et pointu. Comme disait Rochefort de je ne sais plus quel personnage d'autrefois, sa tête à l'air d'être au bout d'une pique. Elle est toute basanée par la vie au grand air. Elle porte les griffes du vent et les caresses de la lumière. Les paupières sont comme brûlées, et dans les yeux bleus on croit apercevoir des traces sanglantes, comme s'ils s'étaient battus avec le soleil. Les gestes sont angulaires : ainsi les devaient faire ces personnages du moyen-âge sculptés aux portails des églises ou sur les pierres tombales. La parole est candide et colorée. Sa simplicité qui s'exhale prend, dans le récit, une saveur de légende. Il peint encore avec des mots que la main levée semble poursuivre avec découragement, plus exercée à cueillir les rayons du jour.

Si vous lui demandez quand il a commencé de peindre, il sourit et vous répond qu'il n'en sait rien. A l'école enfantine de Vienne où il est né, voici quarante ou cinquante ans, ses petits camarades le surnommaient déjà *l'artiste*, on devine avec quel mépris, car il les croquait sur ses cahiers, mais leur pré-

férait les arbres ou les collines. Au séminaire de Grenoble, sa chambre donnait de biais sur la campagne, et par le moyen de pinceaux apportés en cachette il faisait passer la campagne dans sa chambre. Sa double vocation n'allait pas sans tribulations et contrariétés. Un pauvre vicaire est mal vu de son curé, quand il sort de l'office pour battre les champs, armé d'une palette. Puis, le jeune abbé Calès transformait la cure en volière. Il avait la passion des oiseaux. Une servante irascible ouvrait la cage. Mais il y en avait de tendres et de sentimentaux qui ne tenaient pas au départ. Un jour ce fut une bien autre affaire : il osa introduire un ouistiti qu'il dissimula sous le nom aimable d'écureuil des Antilles. Pour le coup, toutes les bêtes furent mises à la porte.

Malmené, confondu, morfondu, le pauvre jongleur n'osait plus jongler. Sans doute on peut servir Dieu sans peindre des merveilles et sans élever des oiseaux, mais il étouffait et ne priait bien qu'à l'air libre. Un saint prêtre de Grenoble, l'abbé Ginon, le comprit et le protégea. Il intercéda pour lui auprès de l'évêque, qui était alors Mgr Henry. Et Mgr Henry, comme la servante du presbytère aux oiseaux, mais dans un autre esprit de charité, ouvrit la cage à l'artiste : — Laissez-le, prononça-t-il, honorer Dieu à sa manière... Il le nomma curé d'Hurtières, puis de Tencin qui sont de jolies paroisses au bord des montagnes. Notre curé respira et s'épanouit. Tencin ne passe pas pour un pays de dévotion. — Le ciel, explique malicieusement un confrère de M. l'abbé Calès, l'a visiblement favorisé : il lui a fait confier une paroisse où personne ne va à la messe... Cela lui crée des loisirs. Mais, outre que cette assertion est manifestement exagérée, le petit nombre des élus s'est accru depuis son arrivée. Et peut-être sur ces Dauphinois récalcitrants et méfiants, la simplicité et la bonté ont-elles plus d'effet qu'un zèle dont ils seraient heurtés.

Cependant il honore Dieu avec une fougue violente. Il l'honore dans toutes les merveilles de la création, dans l'eau qui passe doublant le ciel, dans les nuages mobiles, dans les arbres, dans la solitude de la montagne où sa présence semble rapprochée, dans l'air salubre et vivifiant des sommets, et surtout dans la lumière qui anime l'eau, le ciel, les nuages, les formes diverses de l'univers, et jusqu'à la solitude amicale. Il est incapable de travailler enfermé. Toutes ses toiles ont été peintes sur place. Jamais il ne

s'est contenté d'esquisser ou d'ébaucher, notes jetées en hâte pour saisir au vol les changements des choses, et qui se font ensuite réentendre dans la tranquilité de l'atelier. Il recueille la chanson toute entière. On le rencontre tantôt au bord de l'Isère, écartant les roseaux que le vent froisse, et tantôt dans la montagne, parfois même sur les glaciers dont il contemple les reflets bleus ou violets pour s'en emparer et les emporter. Sa boîte de peinture est la plus bizarre du monde. Elle ne renferme pas un pinceau, mais une truelle ou un couteau avec quoi il triture la couleur et la pose sur la toile, comme s'il avait matérialisé sa vision. De près on dirait un informe chaos ; à distance le chaos se divise, s'organise comme les éléments dans la Genèse, la masse colorée se spiritualise, s'allège, vibre et vit.

Au temps de son vicariat, il donnait quelques répétitions de latin : mais un soir il interrompit brusquement la leçon, enjamba la fenêtre et courut à la poursuite d'un soleil couchant. L'hiver, il lui arrive d'emporter une ou deux bouillottes pour résister au froid, car les ciels d'hiver ont leur éclat et il entend

bien le fixer. Pendant une saison qu'il campait au bord du lac Crozet, caché au flanc du massif de Belledonne, la tempête le prit une nuit, tordit les toiles de la tente, et notre pauvre abbé, plutôt que de retenir son toit retint à pleines mains ses tableaux. Le vent lui en arracha un, mais les autres furent sauvés. Ainsi faut-il l'imaginer, livrant bataille à la tempête, au froid, à la fatigue, pour conquérir un effet de lumière tombé du trône de Dieu et ramassé par l'humble jongleur qui ne craint pas la peine.

Il eut quelque temps pour voisin un autre prêtre qui pourrait bien, un jour, compter parmi nos plus éloquents prédicateurs, un extraordinaire éveilleur d'âmes, l'abbé Favre-Gilly. Celui-ci préludait à ses missions par l'étude — une étude, qui des Pères de l'Eglise s'étendait jusqu'aux plus nouvelles manifestations littéraires et sociales, et ne négligeait ni l'ardeur pénitente et populaire d'un Péguy, ni le mysticisme païen d'une Mme de Noailles. L'abbé Favre-Gilly aimait les chiens comme son confrère les oiseaux. On ne pouvait l'aller voir sans marcher sur la queue de Pluton ou de Pyram, et provoquer ainsi un vacarme auquel tout le chenil prenait part. Mais il aimait mieux encore les muses, et spécialement Polymnie qui est attachée à la méditation. Or, subjugué par les enchantements de l'abbé Calès, il écrivit dans *L'Amitié de France*, revue d'art qui paraissait alors à Grenoble et que dirigeait le philosophe Dumesnil, un article dont je détache, pour sa synthèse, les premières phrases : « Les peintres sont les confidents de la lumière et la lumière est l'âme flottante des campagnes, l'âme diverse des vieux pays, ce qu'il y a de plus original, de plus subtil et quasi spirituel dans un climat. Il ne suffit pas de dire qu'elle préside aux travaux et aux floraisons du terroir... elle colore le sang des races, les mœurs et toute pensée ; on discerne son intonation dans les voix et son incidence dans les esprits. Remercions donc nos peintres, puisqu'ils nous aident à comprendre le sens familier de nos paysages, dans la lumière de chez nous ; ils exercent un ministère d'éducation locale ; ils nous disposent à être résolument autochtones. De la lumière et encore de la lumière, de la lumière à profusion, voilà toute l'œuvre de l'abbé Calès : n'y cherchez pas autre chose... » Aujourd'hui l'abbé Favre-Gilly, retiré dans un monastère est devenu un ascète, mais il a réalisé toutes les espérances de prédication que ses amis escomptaient.

Je me souviens avec douceur de ces journées de Tencin que la lumière d'automne baignait et qui

étaient pareilles à ces tableaux des primitifs où, dans l'air limpide, on s'attend à voir glisser des anges aux longues robes, arrondissant leurs joues pour souffler dans de longs et bizarres instruments de musique. De la lumière, oui, c'est bien là tout le rêve de l'abbé Calès. Mais pour le réaliser, combien de jours ne s'est-il pas battu avec le jour? C'est en 1899 qu'il exposa pour la première fois à Grenoble. Il subissait alors l'influence d'un peintre peu connu à Paris, mais très apprécié dans nos pays de montagnes, l'abbé Guétal. L'abbé Guétal est l'auteur du *Lac de l'Eychauda* qui est une des perles du musée de Grenoble. Il est mort jeune et à peine effleuré par la gloire. Cependant, avant Segantini, il a su exprimer sur la toile la poésie mystérieuse de la haute montagne et cette suavité des formes dont la légèreté et la netteté ensemble sont peut-être dues à la raréfaction de l'air. Mais il n'a pas échappé entièrement à la sécheresse. Le dessin est pur, la pâte n'est pas assez solide. Son disciple, l'abbé Calès, exposait aussi des paysages alpestres. Ses lointains avaient de la profondeur. Les premiers plans n'étaient pas assez soutenus. Ils semblaient penchés au bord d'un abîme. Un bassin sous un arbre, avec la montagne bleue derrière, un berger recousant un soulier, avec la prairie au fond, révélaient une application naïve et fruste à copier la nature. Il cherche, il cherche, il ne s'est pas trouvé. Le voici curé de Tencin. Là, il travaille avec un M. Charlemagne, ancien inspecteur des eaux et forêts qui était amoureux de la lumière et peignait en clair tout ce qu'il voyait. Rencontre heureuse et fortunée ; il faut parfois qu'un autre nous révèle à nous-mêmes. Cet obscur M. Charlemagne au nom retentissant lui désigna le but qu'il poursuivait sans le savoir. La lumière, la lumière, voilà ce qu'il voulait saisir, prendre par les rayons et poser, tout vivant, sur la toile. Dès lors, notre abbé connut le bonheur, si le bonheur, comme le dit Shakespeare, est dans la poursuite. Les impressionnistes, en art, ont trouvé une vérité, s'ils ne l'ont guère réalisée : la nature n'est jamais immobile, elle vibre. elle palpite, elle vit, et cette vibration, cette palpitation, cette vie, il faut que l'artiste les exprime, sans quoi il n'est pas dans la vérité. Nous n'avons pas le droit de ralentir ou fixer le cours des choses. Il faut rendre le mouvement. Sans quoi, nous substituons la mort à la course qui ne s'arrête jamais.

Notre abbé Calès, au bord de l'Isère ou dans les hautes vallées alpestres, cherche donc à exprimer la transparence de l'atmosphère. Le torrent de Tencin, qui coule sous les feuilles, que le soleil va

chercher, il trouve le moyen de le porter tout mouvant sur la toile. C'est la première fois qu'il révèle son véritable tempérament. Jusqu'alors il est à la suite. Maintenant, il va de l'avant, et d'un tel pas qu'il le faudra bientôt retenir. L'eau bouge, et les feuilles chantent. Il a capté la couleur et la vie, mais il lui manque encore le sens exact des valeurs.

La Montagne l'attire. A Pralognan, en Tarentaise, sur les pentes du massif de Belledonne, il fait des séjours dont la contemplation est féconde. Quand il redescend dans la plaine, l'automne est venu qui, je l'ai dit, est la plus lumineuse saison. Cette fois, notre peintre, ivre de lumière et ayant découvert la possibilité de s'en emparer, met, comme autrefois Ravier, le feu sur ses toiles, aux arbres, à l'eau, à la montagne, aux nuages, au ciel. Les saules, les joncs, les osiers, les roseaux flambent comme des torches au bord du fleuve. L'eau s'ensanglante des reflets du soir. Les nuages dorés gardent un temps l'éclat du soleil disparu. Puis, l'heure change encore. C'est maintenant l'heure violette. Qui, mieux que lui, en a rendu le mystère se prolongeant dans la nuit menaçante ? L'eau violette coule, comme ralentie, entre les rives violettes, sous les arbres violets, au pied des Alpes violettes, et tous ces violets différent, tons sur tons, dans une harmonie féérique, dans une orgie de couleurs dégradées. Toute la série de ces années-là, 1907 à 1912, est d'une violence, d'une frénésie, d'une audace où se devine le plaisir de la course à la lumière.

Puis la pâte devient plus solide, la touche s'élargit, s'accentue. Les valeurs sont plus sûres. L'âge de la méditation a succédé à la jeunesse. Voyez ces meules dans un pré au bas de la montagne, ces arbres dont les feuilles tremblent, cette eau peureuse sous un ciel de souffre, cette eau pailletée, cette eau changeante et mobile qui fait son tourment et qu'il a dix fois, cent fois prise dans ses mains serrées pour n'en pas laisser échapper une nuance. Ainsi avons-nous dix, cent tableaux de l'Isère à toutes les heures du matin et du soir et dans toutes les saisons. Voyez encore cette maison basse au bord de l'eau. Mais ce qui est humain a cessé de le retenir. Il cherche la nature éternelle, le fleuve et ses roseaux, la montagne, le glacier. De plus en plus rarement — et je le regrette, car la nature n'est jamais vue que par l'homme, et la présence de l'homme y est sensible jusque dans la solitude — il consent à peindre un han-

gar, une grange, un moulin. La lumière et le mouvement de l'air, c'est tout ce qui existe pour lui.

Est-ce l'inquiétude tombée de la guerre, est-ce cette inquiétude intime, qui, si souvent, s'empare du créateur et le fait douter de sa création ? A partir de 1914, on peut constater un changement chez l'abbé Calès. Il éteint ses couleurs, il travaille dans les gris. Et il semble que son atmosphère s'est alourdie, que sa lumière n'a plus la chaleur d'autrefois, n'enveloppe et n'embrasse plus avec autant d'amour les objets. A-t-il subi d'autres influences, celle de Le Sidaner peut-être ? Il se contient, il a peur de lui-même, il n'ose plus. Il a regardé d'autres peintres, il les a admirés, et il doute. Quelques années passent : le cauchemar se dissipe. Un voyant dans la montagne lui avait, au printemps de 1914, prédit la guerre en tirant son horoscope des taches du soleil, comme si les perturbations de la terre devaient dépendre des perturbations des astres. Et peut-être, à force de vivre avec la nature, est-il plus qu'un autre soumis

aux influences secrètes des choses. Le voici maintenant en plein possession de lui-même. Il y a plus d'espace sur ses toiles, et cet espace est à nouveau lumineux. Les masses diminuent, les couleurs sont devenues plus légères, plus aériennes, les valeurs sont justes, les tons ont cessé de se contrarier et de se nuire, et les résultats obtenus semblent avoir demandé moins de tension et d'effort et à mesure que ses paysages ont pris plus de fermeté et de fixité, voici qu'ils représentent mieux l'image de la nature mobile. L'image de la nature mobile : n'a-t-il pas progressé encore ? Ce qu'il avait perdu en audace, en témérité, en folie de couleurs, il le récupère aujourd'hui dans sa belle maturité.

HENRY BORDEAUX.